

LES ENNEMIS DE JUAN
(d'après *Le Journal d'un Schizophrène*)

Ce siècle avait vingt et un ans ; Juan réunit dès qu'il sut marcher les auteurs de ses jours dans un cauchemar commun : des fantoches en conjuration voués à sa perte.

Enfant, lorsqu'il était seul avec son père ou sa mère, il s'exprimait librement, mais dès que tous les deux étaient conjoints, c'était la méfiance, le doute, la contraction intérieure qui devenait une tétanie mentale. C'était une coalition, il ne pouvait plus rien dire de personnel ; il lançait des généralités comme un clou chasse l'autre. Parfois l'alerte disparaissait, il se sentait pleinement rassuré pour un temps très bref. L'absence de contradiction le fortifiait dans l'idée qu'il n'avait rien d'anormal. Sa mère, quand il partait en pension, lui confectionnait un plat qui devait lui faire plusieurs repas, et elle lui donnait des boîtes de conserve, d'huile, de sucre, de pommes de terre, etc. Et elle lui laissait de l'argent liquide pour s'acheter des magazines et des sucreries. C'est lui qui avait réclamé cet éloignement de la pension dont il n'y avait nul besoin, son école se trouvant dans le Quartier.

Dès sa jeunesse Juan avait appréhendé la cause de sa misère comme due à un complot de ses "ennemis de lisière", comme il disait. Il en souffrit par paliers avant de devenir complètement inconsidéré. Un jour il aperçut un vêtement oublié sur un banc de la petite allée qui menait au jardin des Abattoirs tandis que deux buses traversaient son ciel ; il en conclut on ne sait quel pressentiment féroce, ainsi que de la vue de la villa abandonnée cimentée de moellons artificiels blanchâtres, à

quelque distance de là, avec un cèdre grandiose au-devant ; il en retira la certitude d'une sorte de scansion impersonnelle comme des humeurs du monde, hors les mots.

L'Abbé Depardieu de Saint-Michel qui exerçait en même temps que le Père Bonnet l'avait attiré à lui, mais c'était celui qui s'amusait beaucoup à faire tourner les filles et dont on voyait le caleçon tandis qu'il tournait. Juan eut beaucoup de mal à s'en défaire et il connut alors des bouffées délirantes : les tentures de la sacristie en forme d'oriflammes rouges le poursuivaient partout ; il voyait se lever le bras armé de Saint Michel qui allait projeter sa lance au travers de son corps ; le sang du tissu rejoignait le sang qui sortait en bouillonnant de ses naseaux infectés, car il souffrait de sinusites aiguës.

Il adorait Jeanne d'Arc : elle et lui avaient un destin semblable, et il était parfois jaloux de Gilles de Rais ; il imaginait l'amour entre un homme et une femme comme un tas de fagots dans la cour d'une ferme inondée par la pluie, couvert de limaces, et qui deviendrait un bûcher pour son supplice. Il ne pourrait s'en sortir qu'à la faveur d'une vie totalement végétative, hors de tous les membres de la famille.

Comme mécano il inventait des moteurs.

Il s'inventa aussi une maîtresse, Cora, la fille du patron de Cora Penn chez qui il travaillait.

Pierrette, jeune fille instruite de sa maladie, qui alors était d'un physique passable, se plut à lui rendre visite.

Le seul auquel il s'adressait c'était le Docteur Müller, le psychiatre de Caudéran dont la clinique était au bout de l'Avenue de la Libération sur la gauche en partant de la barrière du Médoc, et qui absolvait tous ses gestes les plus irrépressibles. Il le consulta dès qu'il commença à "frayer" avec Pierrette à cause de son lien avec Cora.

En se promenant avec lui elle le serra entre ses bras : « Je t'aime à cet instant, mais je ne suis pas sûre que ça sonne aussi bien d'ici quelque temps ; j'en profite pour te serrer contre moi dans cette certitude ! » Et elle serra davantage. « Il faudrait qu'elle soit interminable. » Il ne sut que faire l'écho : « Minable. — Voilà, je peux dire aussi "J'étais très heureuse voilà cinq minutes." »

1939.

Puis il se maria à dix-huit ans, et c'est à partir de là que la collectivité des hommes se déchaîna sporadiquement, en criant des paroles incohérentes qui faisaient voler les vitres en éclats ; ou bien ils satisfaisaient leurs besoins *au centre de la pièce où Juan se trouvait précisément ce jour-là*, amusés, goguenards et curieux des défécations les uns des autres.

Il fut appelé pour la conscription. Il avait pensé à une révision mécanique, comme les moteurs auxquels il était habitué. Son caporal était un marocain et il se persuada assez rapidement de son amabilité factice ; ce dernier lui en voulait à cause ses souvenirs de rifain. Pour Juan, ce marocain lui faisait penser à un danseur qu'il avait vu une des rares fois où il avait été invité au Touring Club, un tellement bon danseur qu'il connaissait tous les succès féminins, contrairement à lui qui effarouchait les femmes : elles venaient dès l'abord lui jeter de la poudre aux yeux, puis au bout de quelques répliques elles fronçaient les sourcils et filochaient la moindre excuse pour le laisser à rôtir son balai.

Dans le train du contingent il se mit à scruter avec angoisse le visage de ses camarades qui souriaient il ne savait pour quelle raison. Pour pallier à cette angoisse il dévora de façon boulimique une quantité de sandwiches et ne cessa de boire au litron tout au long du trajet, pour avoir la Marianne dans l'œil et rayer de la carte la conscription, la guerre, la troupe... Son caporal marocain avait fait la guerre du Rif, et son père y était mort, autant dire qu'il voulait tout se permettre dans la caserne par rapport aux "bleus".

Juan, on l'a dit, souffrait de sinusites violentes qui le faisaient saigner interminablement jusqu'à l'étouffer la nuit. Au régiment il perdit des litres de sang en marchant, et sa terreur panique d'une catastrophe s'augmenta de cette oppression. Dès les premières nuits dans la chambrée il se sentit peu à peu s'émietter, s'enliser ; il eut le plus grand mal à reconnaître les différents appels de clairon. Peu à peu il lut l'incompréhension mêlée à l'ironie sur le visage de tous ses camarades, surtout après le couvre-feu. Il se demandait toujours quelles

vexations ils allaient lui préparer pour le lendemain matin et il ne cessait de souiller son lit et ses vêtements d'épaisses mucosités, et lors d'une marche "de la fourragère", lesté d'un fusil-mitrailleur sur cinquante kilomètres, suivi d'un défilé dans une ville de la Sarre, il eut un malaise et s'évanouit à cause d'un trop long saignement de nez contre lequel tout le coton bourré dans les naseaux n'avait servi à rien.

Après cette marche il devint totalement godiche, se déplaçant dans une telle balourdise qu'on aurait pu croire à une mauvaise volonté.

La nuit du jour de l'an il servit de sentinelle à la Poudrerie avec un fusil et une balle dont il n'avait pas le droit de se servir. Il voyait les sapins comme des armées en marche.

Une fois qu'on l'envoya pour surveiller le déchargement d'un wagon de charbon à la gare de marchandises, au retour de cette corvée, en voyant un groupe d'officiers au milieu de la caserne dont il craignit qu'ils ne tirassent sur lui, il s'approcha et leur jeta son fusil-mitrailleur aux pieds en levant les mains et en dansant au milieu de la cour comme au fond d'une tombe. Il fut appelé au bureau, et vu son état nébuleux, le major le dirigea sur l'hôpital où il devait partir à minuit.

Déjà il était environné de tous ses fantômes familiers et persuadé que ce départ à minuit était un prétexte pour l'abattre plus facilement dans le noir ; il passa les dernières sentinelles, marchant en pressant la vrille des balles dans son dos dès qu'il serait à peine éloigné. Il parcourut les rues vers la gare, s'attendant à un guet-apens, et à la gare, tombant sur d'autres militaires appartenant à d'autres armes, il pensa que c'était le peloton d'exécution qui l'attendait.

Il allait de long en large, en pensant que sa mobilité gênerait les tireurs, lorsqu'on annonça le passage d'un rapide qui allait brûler la gare à vive allure. Il s'avança alors vers le train... un soldat près de lui, devinant qu'il allait se jeter sur les voies eut la générosité de le projeter en arrière et le rapide passa pendant que tout le monde l'apostropha.

À l'hôpital le délire reprit très vite dans une chambre à deux lits où il observait fixement son collègue de chambre qui maniait un coupe-chou avec dextérité tout en le surveillant du

coin de l'œil dans la glace. Lors qu'il sortit en abandonnant le *solvingen* sur la table, Juan prit cela pour une provocation et une invitation à en finir : il saisit cette arme et s'ouvrit les veines du poignet gauche. Le sang jiclant autour de lui à gros bouillons lui rendit le réel avec un cri. On vint. Un infirmier fit un garrot et plusieurs majors firent irruption dans la chambre. À la vue des majors il crut encor qu'on allait l'achever, comme punition, qu'ils allaient en donner l'ordre. Ce furent des torrents de paroles, des imprécations dont il était l'objet, mais le sens des phrases lui échappait totalement.

Il connut alors une cellule capitonnée éclairée par un vasis-tas inaccessible muni de solides barreaux. C'est alors qu'il perdit conscience, et qu'il ne garda qu'un vague souvenir des mois suivants.

Il se souvient encore, en me parlant, de voyages en ambulance sous le regard goguenard des convoyeurs militaires, en compagnie d'autres malades allongés comme lui sur des civières ; il me raconte de longs parcours en hiver sur des routes verglacées, en s'attendant à ce qu'on le dirige vers un peloton d'exécution ; une fois l'ambulance dérapa et se renversa dans un profond ravinement. Ses terreurs atteignaient leur maximum et firent place au néant : il était un corps vide, sans pensée. Il revit ses parents mis il ne les reconnut pas : ils faisaient partie du monde étrange, artificiel, incompréhensible, hostile, d'un magma informe de dislocations en tous sens qui lançaient des lignes de mots et d'encouragements vers lui comme vers un squal, une baleine, mais qui glissaient sur son cuir comme un harpon au fer mal aiguisé ; il ne retenait que la promesse d'un départ, ou surtout d'un retour au passé ; il s'accrochait à leurs essences de parfum comme à un narcotique.

Il retrouva son livret militaire, et lut au-dessous de son nom : classe 1941, 1ère Région. N°11876. Appelé au service le 26 octobre 1941.

Il fut réformé sur pièces.

*

Après trois mois de vie passive il décida de rentrer à Bordeaux pour travailler dans un garage près de la Grosse Cloche, recommandé par le patron du garage de la Porte

Cailhaud où il avait fait son apprentissage et où devaient aussi être formés ses frères.

Le garage était presque invisible de l'extérieur. Seul un panneau de bois gris en déterminait l'entrée. C'est là qu'il passa des journées à convertir en francs sur le papier les valeurs étrangères que lui fournissait le patron (qui se servait en marchandises de contrebande sur le port), et dont en réalité il n'avait rien à faire. Mais il se sentait obligé de faire un effort disproportionné pour aider ce vieillard demi-aveugle portant d'éternelles lunettes brisées et vaguement recollées pour comprendre toutes ces subtilités de change et les différents prix d'une bielle à travers le monde, aussi pénibles que ces calculs soient à faire.

Cela le gênait d'être toujours "flottant" aux yeux des autres. Une vraie masette.

*

1943

La vue d'une des premières affiches du Travail Volontaire le terrorisa. Peu de temps après il reçut un document : *Appelé au S.T.O. Classé RD2 par la Commission de Réforme Sédillot à Bordeaux, dans sa séance du 13 avril 1943*. Juan pensa devoir partir dès le lendemain, malgré sa réforme officielle, et il commença par se cacher à La Providence de Saint-Maixant, dans la maison de l'Oncle de Pierrette. "Il ne voulait pas d'intelligence avec les tortionnaires." disait-il. Quand il était venu en Renault Frégate en passant par Langon, ça ressemblait à un western : il s'étonnait qu'on le laisse s'enfuir ; il observait chaque voiture sur la route (il vit même un des rares exemplaires de la Delahaye type Gascogne, avec ses six cylindres en ligne), chaque voiture qui le doublait, en craignant que le chauffeur le coince au bord de la route, dont il entendait le ricanement infernal au-delà des vitres fermées. Les motocyclistes aussi le poursuivaient, ces Anges de la Mort.

Quand il parvint à la demeure de l'Oncle il embrassa tous les objets de la maison pour qu'ils le laissent vivre tranquille. Il monta à "sa chambre" et on le laissa libre de déplacer les meubles et les objets à volonté, de modifier l'éclairage. Dans cette chambre et dans le grenier qui l'avoisinait, il eut l'im-

pression d'être son maître et de poursuivre un genre de vie qu'il était seul à trouver normal.

À cause de la recherche par les gendarmes, il ne se manifestait jamais, ne sortait jamais de la maison ni même de la chambre, et pour lui c'était idéal. À force de ne pas voir le soleil, l'oncle disait de lui "qu'il avait les ouïes pâles".

Lorsque sa santé ne lui permettait pas de descendre, il faisait sa cuisine au grenier et il utilisait ses propres ustensiles pour ne pas attraper de maladies ; il cuisinait dans "sa" casserole (que Don Qui avait autrefois achetée dans la droguerie près de l'église paroissiale de Lempias, sueur abondante et regards du Christ.).

*

1944. Naissance de Jackie.

Le printemps lui fut toujours fatal et la naissance de Jackie précipita les crises ; dans ses mesures de géométrie pour la mécanique, les règles de trois devinrent un supplice, et ses erreurs de plus en plus fréquentes. C'est un jour de printemps qu'il vit *le salut dans le camping*, et il partit gauche, étourdi, imperméable aux autres, d'une maladresse épouvantable. Il campa dans un bois, près d'un étang dont il était le maître, et grâce à un damier qu'il avait emporté par hasard il découvrit le jeu d'échecs.

*

À la rentrée suivante il fut employé comme magasinier et archiviste dans un autre garage du cours d'Alsace-et-Lorraine pour classer leurs dossiers : c'était une banque de pièces détachées, une sorte de plaque tournante pour les différents modèles de voitures étrangères. Il y avait quantité de pièces à classer ; le travail lui parut très vite disproportionné : les noms et les marques dansaient la sarabande dans son cerveau. Il se dit qu'il lui serait bien possible un jour de retrouver la faculté de résoudre des problèmes chiffrés.

Une femme, serveuse et fantasque, survint, dont il ne fut plus que l'aide archiviste, et qui s'acharna à le faire souffrir de façon indescriptible.

Il essaya de passer les concours d'agent-mécanicien pour diverses administrations (poussé en cela par Pierrette), ou

même pour des emplois de gardien de zoo (tellement il aimait les animaux !), mais les questions posées étaient autant d'énigmes pour lui. À peine se concentrait-il sur l'une d'entre elles qu'une autre surgissait, plus obscure encore. Il résolut de fuir tout ça, embrassa Pierrette et Jackie qui avait sept ans, et partit.

Il se réfugia en Dordogne, chez un couple d'espagnols immigrés amis de Rodrigo, aux pieds d'une colline et au-dessus d'une rivière poissonneuse et sombre. On l'employa dans une fromagerie : il s'agissait de clouer des caisses. Mais au bout de deux ou trois jours il n'arriva plus à soutenir le rythme : l'assemblage de toutes ces planches était devenu un casse-tête et elles passaient devant ses yeux comme autant de pièces d'un puzzle ; il se mit martel en tête, mais c'est le Diable qui vint le bercer. Cela devint un problème impossible : il n'arrivait plus à saisir les planches, à les assembler, les fixer ; elles glissaient, s'enchevêtraient, se dérobaient sous lui, tombaient...

Il prit le peu d'argent qu'il avait et repartit à l'aventure. Il se souvint qu'enfant, aux Bons-Enfants de Lignan où sa mère l'amenait en vacances l'été dans une vieille ferme, il avait fait la connaissance d'une toute jeune fille et son esprit malade se fixa tout à coup sur son souvenir pour n'en plus démordre : il aurait vu des vaches noires en bois brûlé dans les paturages.

Il partit avec une vieille Juvaquatre vert olive qu'il avait vaguement restaurée, se fit emboutir par un poids lourd qui l'escroqua pour le remorquer et lui fit de sales propositions ; Juan faillit le défigurer avec un cric.

(Il se souvint alors d'une scène en voiture où c'est Pierrette qui conduisait : elle s'était arrêtée, elle était restée avec Jackie à l'attendre dans la voiture pendant qu'il allait prendre un café. Dans le bistro il y avait des gens désagréables qui ne répondirent pas à son bonjour en entrant. Mais ce café (malgré la distance de l'autre côté de la rue, à deux cents mètres de la voiture, et malgré ces faces patibulaires), fut bu avec un extrême plaisir ; c'était un cadeau de la mère et de la fille, et cela lui fit une grande chaleur : il avait vécu cette traversée de la route avec elles, intégralement ; elles lui avaient permis cet instant de vide.)

Il coucha dans les cabanes de cantonnier en se nourrissant uniquement de gros pain, ayant déjà épuisé ses économies. Un représentant en mécanique, intrigué par lui l'invita à déjeuner. Juan l'écouta sans comprendre, devint tout à coup volubile et partit d'un éclat de rire qui le saisit au cours du repas, inextinguible, fou ! Son bienfaiteur éffrayé régla l'addition et le quitta à la course.

Rabroué et chassé par tout le monde, il erra en ne se nourrissant que de pain et de fruits. Il finit tout de même par atteindre le rêve d'enfance ; l'ancienne petite fille était mariée, avait pris de l'embonpoint à certains endroits du corps, et tenait un commerce de mercerie et bonneterie : ce n'était plus sa côte ! Elle-même fut effrayée par l'incroyable maigreur de Juan, par son accoutrement de vêtements froissés et défraîchis sur lesquels il avait même pissé. La voix de l'héroïne était aigrelette et ne lui communiqua que de l'ennui et de l'embaras ; il quitta le magasin brusquement alors qu'elle lui présentait son mari, un bonhomme bouffi aux yeux porcins.

Il n'avait plus qu'un seul quignon de pain ; il était à présent hors de ses gonds et de ceux de la porte de la Nuit dans un devenir d'évêque meunier. Il entra dans un hôtel sans remplir la fiche.

Chaque matin le trouvait accoudé à sa fenêtre observant les passants qu'il comparait à des pantins ; chaque matin sa logeuse lui fit porter le déjeuner : elle l'avait en pitié.

Puis Juan s'en revint à Bordeaux dans une automobile de louage qu'il avait échangée contre l'épave de sa Juvaquatre. Il débordait toujours de flots de paroles, réclamant des soins nécessaires à tous ceux qui voulaient l'entendre.

Dès qu'il fut chez lui, Pierrette fit venir Rodrigo et Mathias et ferma la porte à clé. Mathias enfonça la main droite dans son pantalon et Juan comprit qu'il avait une arme. Des infirmiers apparurent, l'obligèrent à s'habiller et après avoir protesté tout en grelottant de froid et en cherchant ses vêtements, il les suivit docilement, bientôt couché dans l'ambulance vers la maison de santé de Caudéran où il retrouva le Docteur Müller.

Il lui répéta qu'il n'intéressait personne et il se retrouva dans une chambre sans meubles aux solides barreaux. Le Docteur Müller lui fit un premier traitement d'insuline ; ensuite il errait dans le parc bordé de très hauts murs, grandiose de mélancolie en hiver. Sa convalescence dura huit mois où Pierrette n'eut pour ainsi dire pas le droit de le voir, pour ne pas secouer le papier à la cuve des rémembrances.

Les premiers temps de sa sortie furent pénibles. Il se rendait chaque semaine au Bureau d'Hygiène Mentale ; il avait foi dans le traitement, quitte à faire les frais de la conversation. Les rechutes commençaient toujours par un refus imbécile de se soigner.

C'est alors qu'il revint voir Cora et qu'il la fit connaître à Jackie en débarquant rue du Port en Facel Vega noire.

Ses parents le forcèrent à voyager. Il collait parfois à des espoirs tenaces : il trouvait les paysages rassurants, les gens aimables, les maisons accueillantes ; il adorait "les provinces", surtout fleuries, et notait sur un carnet toutes les expressions goguenardes ; il lui arrivait même de se baigner sans crainte d'être remarqué.

Il se hasarda à aller seul au cinéma en esquivant l'angoisse de se trouver dans une salle bondée de spectateurs (la plupart protégés de cottes d'acier). Il était tout de même dans l'impossibilité absolue de lire, à ne pouvoir prendre prendre le bœuf de la concentration par les cornes : le déroulement du texte finissait toujours par se brouiller devant ses yeux ; il n'aimait plus que les romans-photos, les bandes dessinées, les revues de tauromachie, et s'était mis à peindre obsessionnellement des sortes de protozoaires mous étranglés par leur milieu. Il eut foi dans la nécessité de poursuivre une existence amoindrie jusqu'à l'insignifiance.

On lui offrit alors la gérance d'un bureau de tabac. Pierrette malgré sa rancune envers Cora se proposa de l'aider pour la partie comptable, tandis que Juan passait toute sa journée à vendre des bonbons et des cigarettes. Il était obligé de se concentrer avec effort pour rendre la monnaie correctement, et effectuer des envois en province. De temps à autre il quit-

tait le domicile et l'emploi ; Jackie ne le voyait que comme un fantôme, et il se cachait dans une villa abandonnée en banlieue, vers Arlac, où il croyait reprendre dans l'isolement absolue une personnalité perdue à cause des liens sociaux, et qu'il ne pouvait retrouver que dans l'ombre et une sorte d'humidité, comme une mousse, sans personne autour.

Cela dura plus d'une année, mais le printemps revint, et surtout les Pâques maudites : là le mal reprenait vigueur. Les clients du tabac avaient des questions bizarres, des réflexions saugrenues à propos du chocolat, et les marques des paquets de tabac prenaient sur les paquets des proportions anormales liées à leur parfum. La concentration devenait impossible aux heures d'affluence. On lui fit des électrochocs : ce fut désastreux. Un assistant de Müller (formé par les premières équipes italiennes au début de la guerre), avoua qu'on avait exagéré la durée et la puissance des décharges, à voir les traces laissées sur le cuir chevelu des tempes. L'inconvénient fut que Juan ne se souvenait plus de l'existence de Jackie ni du métier qu'il exerçait, et qu'il eut des hallucinations pour la première fois de sa vie. Il se pencha curieusement sur les codes secrets des poèmes de Villon, qu'un autre patient lui avait prêté.

Après une tentative d'évasion on lui fit subir une *cure de Sakel* dans une pièce qu'il trouva particulièrement propre.

Il revint en Dordogne où ses amis lui avaient trouvé une cabane solitaire dans le hameau, plantée sur les falaises de la rivière, au bord du précipice : il y avait un jardin potager, des fruitiers, des taillis, des friches, et pas loin de là un bois communal dont l'attrait était formidable, avant les sombres collines où tombait régulièrement une pluie drue et noire. Le clocher de l'église s'élevait comme un cierge au-dessus des maisons d'un gris de tourterelles savantes, l'église silencieuse et froide, les feuillages et les fleurs.

C'était encore au printemps et il se souvient encore aujourd'hui en me parlant des fleurs qu'on apportait plus tard dans sa chambre, venues de cette terre promise.

Au bout d'un moment ses forces s'épuisèrent ; il en chercha dans des médicaments qu'il se prescrivait tout seul ; il étouf-

fait dans cette propriété ; il s'enlisa dans la dépression d'une résidence surveillée, cernée par un réseau d'hostilités. Le regard des gens du village était chargé de sous-entendus, le paysage devenu d'une banalité désespérante, insipide et monotone.

*

C'est en 51 après la mort de Rodrigo, qu'il fut le plus livré à lui-même : aucune action médicale n'était entreprise, et chaque dimanche il se lançait sur les routes vers Camblane ou vers Le Porje et se grisait d'air pur comme on écume de rage, revivifié jusqu'à midi, et immédiatement désespéré après le rôti de porc en se plongeant dans la télévision graisseuse avec la décroissance des programmes et l'augmentation prochaine des 455 lignes jusqu'à la nuit terrible.

*

Il lui fallait partir, toujours partir ! Ce qu'il fit, et vite ! Il entrevoyait une rupture définitive avec le monde, à ne donner jamais plus de nouvelles. Il s'enfonça de nouveau dans les gorges de la Dordogne où il aurait voulu s'enfouir corps et âme, dans ces vallons de fraîcheur aux pentes abruptes. Il trouva une petite grotte au-dessus de laquelle les corbeaux planaient, où il installa son sac de couchage et quelques ustensiles de cuisine, une batterie rudimentaire. Puis des chambres de résonnance, des lieux de cristal, des prismes.

Il lui arriva d'oublier d'acheter du sel, et il décida alors que le sel était nuisible pour sa santé. Il en était venu à croire que l'alimentation n'était pas du tout indispensable pour vivre : il suffisait de rester *parfaitement immobile* sous certains points du ciel (l'étoile polaire, par exemple), et on pouvait tenir. Les abracadabrances de son esprit affluèrent dans ce site sauvage où le fantastique dominait ; l'onirisme était constant ; il éprouvait une joie sourde, une sorte de mal délicieux, un masochisme de l'esprit en retournant à sa grotte et en se délectant à la pensée de ne pouvoir réussir à reprendre sa place dans la société, comme à perdre son temps en obsessions de rangements, ou de recherches dans les journaux à propos des différentes armes de défense : il jouissait de perdre des jours entiers ainsi, reculant sans cesse le moment où il faudrait agir

et vivre.

La tête vide était prise dans des vertiges. Il confectionna une ligne avec une épingle retournée et commença à pêcher des truites dans la Dordogne ; il les fit grossièrement bouillir dans une casserole sur un petit butagaz ; il attrapa également à d'autres endroits des écrevisses sous les pierres et tenta de les manger crues ; toute cette alimentation était tellement vomitive qu'il devint très faible, d'une maigreur cadavérique, obligé de se retenir aux branches pour avancer, se griffant aux aspérités des rochers, et se faisant des bleus énormes sur les membres.

Il avait de plus en plus de mal à regagner son gîte le soir. Bientôt même cet effort lui fut impossible : il dut renoncer à descendre jusqu'au fond des gorges, ne s'éloignant plus que de quelques mètres de son abri à la recherche des escargots qu'il fit cuire de la même façon et dont le goût affreux le priva définitivement de nourriture, en proie à d'atroces cauchemars : il n'avait pas dormi depuis plusieurs mois. Tous les souvenirs bons et horribles finissaient par former une pâte pleine d'éclats mauvais que sa mémoire malaxait. Il oublia son nom et son adresse qu'il avait lus sur un document voilà moins d'une heure, et en regardant sa pièce d'identité il fut pris d'un rire inextinguible devant sa photo.

Après une nuit blanche, une soudaine terreur panique l'envahit : il allait mourir ; d'étranges sensations s'exacerbaient, insupportables. Le paysage avait encore changé ; dans la grotte il tourna son campement le dos à la ville dans, et un soir qu'il restait immobile les bras écartés et les yeux clos dans un chemin creux empli de fougères, fut interrogé par des paysans inquiets qui alertèrent la gendarmerie.

On le conduisit à l'Hôpital Psychiatrique de S. dans une totale inconscience ; les gendarmes venaient régulièrement le voir, et au bout d'une semaine il finit par se ressouvenir de son nom et de son adresse ; on le conduisit dans une Fiat 1400 bleuâtre (modèle qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir mais sur laquelle il n'avait jamais travaillé), vers un autre hôpital à Nontron, à l'autre bout du département : c'est tout juste s'il eut le temps d'être ému par Notre-Dame sous un ciel d'orage

ferreux. Il était amaigri à un point inimaginable, jamais rasé depuis le Christ, amnésique.

Il rêvait obsessionnellement qu'on voulait le faire monter à toutes forces dans un ascenseur par un côté de celui-ci, la porte en façade étant bloquée, au risque de verser en chemin et de se faire broyer dans la cage.

Il eut de nouveau six mois de repos mais surtout d'effondrement. À présent tous les raisonnements relatifs au calcul devenaient impossibles. Il était dans une fosse aux serpents. La seule distraction avec les idiots du village ou les amis de ses parents qui l'avaient retrouvé et qui tenaient une épicerie en gros, c'était le jeu d'échecs.

Au jour de l'an (on l'avait invité), il y eut des conciliabules entre Mathilde et l'épicier : il était bien le minus. Le patron lui-même était distrait, absent, mal à l'aise ; il évitait à présent de regarder Juan qui souffrit durant cette interminable soirée, alors que tous parlaient des cadeaux qu'ils avaient reçus.

Juan devint Yann Dapney ; il rêva d'exploits. Tout se désagrégea, s'évanouit en fumée dans une âcre odeur de ratage. Il demanda qu'on lui apporte une blouse et il se mit à empiler des paquets de pâtes chez l'épicier. Il arrivait à neuf heures comme un privilégié jeune homme malade ; toutes les charges étaient trop lourdes pour lui, et dès qu'il fallait décharger un camion, on l'écartait poliment et on s'empressait de lui dire : "Laisse ça, Juan, tu ne pourras jamais y arriver !"

C'était un employé clandestin.

Il prit soudain une chambre près de l'épicerie et chercha un emploi plus lucratif dans une usine des environs, mais il n'y avait rien. Par contre il trouva une annonce sur Bordeaux ; il y repartit aussitôt sans payer sa propriétaire et retrouva pour un temps très court Pierrette et sa fille.

*

Chez Cura-Dop il travaillait sous une constante oppression à l'entretien et à la réparation des machines d'emboutissage près du comptoir où une femme était spécialement chargée de l'entassement des boîtes de gâteaux. Comme il était payé un salaire insignifiant (en échange de vracs de gateaux brisés), et qu'elle avait un rôle de contre-maîtresse, elle lui

proposa de l'aider dans ses moments creux pour se faire un supplément, mais Juan devint alors *vacant*, et le revendiqua. Les noms des marques des différentes sortes de gateaux étaient très visibles mais malgré cela il était incapable d'en distinguer les différences.

Il y eut un dernier épisode avec Cora, sinistre.

Il ne revint pas voir Müller, mais consulta un médecin de banlieue qui lui prescrivit des ampoules de calcium. Il décida de se loger de nouveau dans un hôtel et quitta les siens en hâte, dans la crainte d'une tornade. Puis le mouvement s'accéléra et il décida de changer d'hôtel et de quartier chaque soir. Il détruisit toutes ses pièces d'identité, se délesta de ses maigres bagages et ne fit plus que se nourrir d'ampoules de calcium. Il finit par aboutir à un hôtel proche d'une des barrières de la ville fort éloigné de son travail. Sur la fiche il écrivit à la rubrique *Profession* : "Tous les métiers". Sa panique était encore pire que celle qu'il avait connue dans les gorges de la Dordogne.

Un soir à onze heures quelqu'un frappa à la porte de sa chambre pour lui demander s'il la gardait ; il répondit par la négative, s'habilla et partit sans même prendre ses affaires. La nuit de la ville était grouillante de véhicules, bourdonnante de gens affairés sur les trottoirs. Tout cela tourna dans sa tête comme le *manège de mariage* d'une Reine invitée.

Dans sa poche il n'avait plus que deux tickets d'autobus et une cigarette ; il prit l'autobus et alluma sa cigarette en allant s'asseoir à l'intérieur ; le receveur vint lui dire qu'il était interdit de fumer. Plus tard il fut saisi par des agents de police, jeté dans un camion de Police-Secours et emporté à l'Infirmierie Spéciale du Dépôt ; c'est de là qu'il fut transféré et interné à Cadillac.

L'hospice de Cadillac était dans la plus extrême misère qui soit, surtout depuis la guerre, avec des baraquements surpeuplés qui contenaient plus de cent vingt personnes, masse informe de malades déambulant dans la vaste salle collective comme une foule des grands magasins rue Sainte-Catherine, sans espoir et sans but, en se frôlant mais totalement étrangers

les uns aux autres, magma malgré tout dont il faisait partie comme un égrégoire ou comme la mer porte le navire.

On avait mis des matelas dans tous les couloirs, jusque dans le réfectoire, dans la salle de bains qui était plutôt une “salle de jets” ; n’importe où où un homme pouvait s’allonger de façon étroite. On voyait les malades tout le jour pendus à la clarté laiteuse des vitres dont ils suçaient les rayons, ou traînant les matelas d’un endroit à l’autre, avec lesquels ils construisaient des pyramides au fur à mesure que les femmes de ménage nettoyaient.

Les vêtements étaient pitoyables ; la plupart des pantalons n’avaient pas de ceinture, retenus à l’aide d’une ficelle ou d’une main crispée qui tout d’un coup lâchait tout... et laissait voir une désolance suprême.

Ils étaient bourrés de psychotropes, hébétés, bavants, abrutis, stupides. Souvent ils s’allongeaient le long des murs ou sous les tables ; il fallait les enjamber. D’autres marcheurs du désespoir tournaient indéfiniment en rond, fasciné par un tic de leurs mains ou un morceau d’écorce.

Les repas coupaient l’appétit, la nourriture était infecte : cataplasmes au gras et bouillons aveugles, pois cassés de maçon sursaturés d’oignon vomitif. Certains fous trafiquaient d’absurdes mélanges d’aliments en y incorporant des déchets élevés à ce titre : des araignées, de la poussière, des poils...

Il y avait des spécialistes de l’agitation qui se charpentaient le bourrichon dans des gestes d’égars avec des propos répugnants jusqu’à ce qu’il en cuise à quelqu’un.

De temps en temps il sortait vers le CIMETIÈRE DES OUBLIÉS ou sur la place sous les arcades de la Mairie où il y avait souvent en hiver un brasero qui distribuait l’odeur croustillante des marrons grillés.

Les désintoxiqués étaient les plus mornes, avec un visage décomposé. D’une salle à l’autre on entendait des émissions radio diffusées par la T.S.F. et certains malades faisaient fuser de temps à autres des “couplets de zizanie” comme le disait un infirmier. Chansons à boire ou de tourlourous, rengaines à la mode, appels à la patrie, urgence des protections à construire, des doublages à faire. Ici ou là de temps à autre une petite

flamme brillait dans un chien d’esprit, mais le seul fait de s’apercevoir de cette secrète présence faisait atrocement souffrir Juan ; il se trouvait plus Jean Lorgne que les autres (et il préférait cela).

Dans les premiers jours qu’il fut à Cadillac il bénéficia d’un lit dans le dortoir et des soins jugés indispensables. C’est alors qu’il mangeait encore le mot d’ordre et la consigne. Et il ne pouvait encore une fois que faire porter la balle à toute la séquelle.

Lorsqu’il arriva, il pleura. Il se mit à genoux, il joignit les mains ; il se traînait aux pieds des infirmiers dans d’éternelles supplications. Mais la ronde continuait, sempiternelle, sans qu’il puisse écrire de bonne encre, et les responsables de l’hôpital avaient ce regard impavide du désintéressement et de la nuit ; il lui fallait se laisser mener comme un buffle par le naseau. Ce n’était qu’un homme fait à la main sur lequel on se faisait le bec.

Les liens avec les autres pensionnaires ne se modifiaient pas. Ni Saint Roch ni son chien n’étaient en visite ; ils prenaient leurs doses de pilules et ils allaient, monotones et débraillés.

Un jour Juan vit Mathilde sa mère parler au médecin-chef, puis il la vit sortir de Cadillac comme un automate, sans rien lui dire. À ces moments-là une tempête d’émotivité excessive l’assaillait ; il ne comprenait pas qu’il faille encore attendre des mois dans ces baraquements : il voulait qu’on le tonde, il faisait le capon.

Une convalescence de plusieurs mois.

*

Enfin on le fit sortir pour qu’il soit près des siens qui avaient emménagé à LA PROVIDENCE, avec un traitement de consolidation ambulatoire mi-ville, mi-campagne qui ne le quitta plus de toute sa vie, sauf lorsqu’il s’en arracha et retomba aussitôt dans l’horreur. Il était rattaché au grand ordonnateur psychiatrique par un fil. Grâce à celui-ci il reprenait des forces physiques et psychiques, mais chaque nuit il brassait à pleines mains les tisons d’enfer.

Il absorbait régulièrement des neuroleptiques, et à certaines heures ressentait la paix profonde du tombeau qu'il voulait éternel, à cause sans doute d'une union sacrilège que le ciel et la terre récompenseraient ainsi.

Il se levait et sortait dans le jardin, tournait autour de la maison au pas gymnastique pour vaincre sa peur, moignon tortueux d'esprit et de forme. Une nuit d'orage il sortit ainsi sous un ciel d'encre calomnieuse sillonné d'éclairs... La pluie tombait en rafales et en passant près d'un petit pommier des Bazzariol secoué furieusement par le vent, une grosse branche cassa et tomba à ses pieds, l'enfouissant jusqu'au visage : il put non sans peine s'en dégager, mais prit cela pour un signe divin et crut voir sur le sol la trace d'un char de flammes. Il s'étonna d'être encore du monde des bonnetiers, bien que damné, et définitivement loin des vignes fructueuses.

L'hiver vint. Le plus long sans doute. Il fit des allers-retours à Langon deux ou trois fois par semaine.

On l'employa dans une maison de fabrications de roulements à billes située entre Saint-Maixant et Verdélais pour l'emballage et l'expédition. Il y avait là dans un décor en trompe-l'œil un va-et-vient de jeunes dactylographes dont certaines travaillaient aussi dans le persil. Il comprit très bien et très vite que cette fresque était un rébus, mais elle lui demeura indéchiffrable. Pourtant il restait face à elle pendant des heures, toute la journée, abandonnant son travail pour essayer d'en comprendre le sens, mais le sang lui montait à la tête. En réalité il n'était plus bon qu'à confectionner des colis postaux. Rapidement le tarif des affranchissements et la couleur des timbres ainsi que les figures représentées le perdirent ; il se dit que son cerveau, à cause de sa maigreur, avait dû lui-même s'amoinrir. Il reprit le jeu des échecs.

Insidieusement le mal reprenait sa place, le physique lâchait ; les insomnies devenaient de plus en plus fréquentes, et son alimentation fantaisiste. Il y avait bien un restaurant d'entreprise, mais dès qu'il s'y pointa le malaise revint et s'empara de lui : là encore il étourdissait les morceaux, il ne pouvait parler (bien qu'il souffrit de ce mutisme) ; il ressemblait à un avaleur de pois gris, lui pourtant si maigre.

Il décida de prendre ses repas dans le hall de la gare proche en emportant la nourriture avec lui. Ensuite il errait dans le froid des rues avoisinantes, mais dès après le repas des lourdeurs de tête et des sortes de fièvres le reprenaient, et l'effort pour la confection des paquets devint disproportionné : il perdait pied.

Un jour à la gare il vit ce gars qu'on arrêtait avec son énorme bec de lièvre parce qu'il avait braqué le contrôleur dans le train : il voulait qu'il l'opère, là, tout de suite, comme s'il était chirurgien ; il exigeait de changer de figure entre deux stations. Il cessa de se rendre à la gare, se réservant de s'alimenter quelque peu le soir, à la maison. Mais ces repas mêmes lui furent trop copieux : on lui faisait mener une vie de cochon, et les insomnies et les cauchemars proliférèrent ; il sortait tout étourdi du bateau.

Il était toujours persuadé d'avoir raison contre l'évidence, sans cesse à faire des almanachs ; il se rendit insupportable et on décida de se priver de ses services.

*

Dès lors il ne supporta plus même l'idée de projet ; tout sonnait faux ; des courants le traversaient, contradictoires. Il avait établi une *carte des vents*. Il ne pouvait supporter le bruit, et en particulier les cris de Jackie et il lui fallait se poser à un endroit précis qu'il avait déterminé géométriquement dans la campagne, pour trouver enfin le calme.

Il se mit à chercher une retraite, une tanière à proximité de LA PROVIDENCE où il ne serait pas observé, dans le fond de la vallée. Il partit, c'était en février ; il aboutit à une ancienne grange abandonnée par le Papet, le grand-père des voisins Bazzariol. Au rez-de-chaussée il y avait une grande chambre, une salle à manger, une cuisine. Dans le grenier une autre grande chambre mansardée. Mais les meubles et les ustensiles de cuisine que le vieillard avait laissé lui étaient antipathiques, et il jeta tout par les fenêtres.

Il y avait encore une chambre à feu, séparée de la maison par quelques mètres, et qui servait de débarras ; elle était délabrée, le plâtre était arraché par plaques aux liteaux, mais elle le tentait davantage. Il se réfugia dans ce trou ; il se dit qu'il

allait pouvoir enfin s'ensevelir vivant ; il prit possession de cette pièce et se mit en devoir de glisser ici et là des marques magiques : nouages, débris de bois et autres pour la bien garantir et se garder du guignon.

Il se préoccupa de faire du feu : pour cela il se rendit dans une décharge voisine, trouva un petit poêle en fonte à la grille brisée en partie et à la porte démolie, quelques tuyaux rouillés, et pris d'une fausse joie avec des éclats de rire nerveux qui le conduisaient jusqu'à des spasmes, il alla tout installer chez lui. Ces éclats de rire lui faisaient mal comme des blessures de verre brisé.

Il accumula des rangées de briques pour installer le poêle dans un équilibre très instable. Il prit d'anciennes planches qu'il brisa, de vieux volets qu'il installa également sur des briques et sur des gravats et qui lui servirent de meubles ; voilà les rudiments nécessaires à son habitat.

Il dressa un ancien lit de métal qu'il avait gardé de la maison d'à-côté, avec une barre transversale dorée et de petites boules qui étaient certainement les sphères du monde. Il poussa le poêle jusqu'à ce qu'il ronfle et qu'il rougisse, et eut enfin l'impression d'une possibilité d'existence. Il acheta une cocotte en fonte : tout serait meilleur parce que personne ne s'en était servi avant lui ; la présence du foyer était quelque chose de très important pour lui.

Il ramena un ravitaillement minimal deux fois par semaine ; la ville était à plus de deux kilomètres ; Pierrette, Jackie ou Mathilde ne risquaient pas de venir le voir le dimanche. Il aurait pu aussi, se dit-il, partir à l'aventure ou bien... ou bien... Qui sait ?

Il passait ses journées allongé sur le lit, les yeux perdus au plafond, à détailler les dessins des trous de vers dans les poutres. Il attendait tout de la vie sauf le bonheur. L'alimentation redevint une fois de plus totalement incohérente et surtout insuffisante. Il "testait" chaque aliment selon le cri spontané qui lui sortait de la bouche en le regardant. Si c'était "Cristi ! Rototo !" ou "Sur seize !", il jetait ; si c'était "Du combustible !", il mangeait ;

Il comblait cette insuffisance par des médicaments qu'il

choisissait de sa seule initiative selon l'onomastique, et qu'il absorbait dans une posologie fixée par la numérologie. Aussi se trouva-t-il plusieurs fois à se lever en pleine nuit par tous les temps pour courir coudes au corps autour de la propriété, habité par un démon commis à sa torture ("Bernicle sansonnet !") qui ne le laissait pas en paix et l'obligeait à le fuir ainsi.

L'hiver passa.

Au Printemps il fut pris dans la maison Olibet, grâce au soutien d'un médecin qui travaillait chez Cura-Dop et l'y avait aidé. Il eut droit encore à des caisses entières de biscuits brisés.

*

Fin de sa vie

Après la mort de Pierrette, il alla s'installer dans une nouvelle grotte des environs de la Dordogne qu'il avait autrefois explorés, pour fuir le démon et ses litanies comme cela lui était arrivé des années auparavant dans la chambre à feu. Il ne pouvait envisager de travailler la terre qui avait pourtant l'air généreuse à proximité de la grotte, car pas loin de là, dans des jardins ouvriers poussaient de magnifiques et gigantesques légumes.

Le moindre effort physique soutenu provoquait immédiatement un trouble intérieur, un vertige mental ; tout se troublait, il n'avait plus envers ni endroit ; le monde devenait une image floue avec des lignes de distorsion ; il prenait un visage de bois ; son cœur s'accélérait, il était obligé de se reposer jusqu'à ce que les lignes recomposent une image lisse et unie. Avec les bruits, le fil de ses pensées était en fading : il était là et immédiatement il n'y était plus. Il effectuait un travail et il ne savait plus lequel.

Il resta dans cette grotte un temps indéterminé à essayer de coordonner ses idées, à retrouver des raisons de vivre : les actes s'effiloçaient autour de lui, il se dit "Pourquoi ne pas élever des poulets ?", surtout qu'il connaissait des paysans dans les environs. Il y avait un ancien jardin fruitier abandonné avec les résidus d'une ancienne clôture et même quelques cepes de vigne qui étaient partis à s'ensauvager. Il divisa ce fruitier en

deux parties, construisit un poulailler, réussit à se procurer le grain nécessaire au moindre prix en vendant une montre en argent qu'il avait gardée de Rodrigo, et fut alors heureux un temps de ce bonheur précaire d'un sujet à la quinte pour qui quelques miettes de joie sont un bonheur inépuisable ; il mordait à la grappe.

Les premiers mois l'occupèrent ; ensuite l'inquiétude recommença à s'infiltrer sous la porte comme un jour, et le remit sur le grill.

Il avait à présent la peau brune, presque noire, à circuler tout le temps au soleil quasiment nu ; il se caressait les épaules qu'il trouvait douces et chaudes. Parfois un large sourire apparaissait sur ses lèvres ; sans raison il se levait, dansait sur place, embrassait ses propres mains et s'en allait en emportant sa bouteille d'eau et son verre.

Son royaume était du côté des falaises et de la rivière, de la caverne pour la nouvelle race. Il voyait des habitants de l'autre côté, à l'opposé du plateau. Il lui faudrait sans doute de longues épreuves avant de pénétrer dans le jardin d'Eden. Parfois un bonheur insondable l'envahissait, par exemple lorsque dans un grand bruit l'eau, totalement débondée, tonnait et se répandait parmi les potagers, mettant le comble à sa joie, parce qu'au-dessus quelqu'un avait vidé le lavoir. Il devenait ivre d'amour dans les jardins tout verts.

Il renouvelait le blé régulièrement mais les poulettes ne pondaient pas assez tôt à son gré ; il se débattit dans ce néant sans cesse remué et il se rendit compte qu'il n'avait produit que des avortements tout au long de sa vie. Peut-être qu'une infinie, une discrète tendresse aurait pu faire d'une fille deux gendres, adoucir, amortir la chute vers la platitude sans fin des âmes mortes.

Il récolta tout de même plusieurs douzaines d'œufs, et curieusement décida brusquement de tout bazarder en se faisant rouler par un acheteur de volailles mercantile. Il eut de nouveau la cervelle en écharpe ; chaque semaine des paysans venaient le surveiller, guetter son comportement ; il était devenu extrêmement susceptible, méfiant envers tout le

monde, et surtout l'herbe envahissait le jardin qu'il avait bêché, et nul de ceux qui passaient autour ne pouvait comprendre ce que le désherbage représentait pour lui : l'herbe était devenu sa hantise. Il se procura de la paille tressée, en étendit une forte épaisseur sur toutes les surfaces cultivables du potager ; il utilisa toutes les planches disponibles pour en recouvrir les plate-bandes ; il employa aussi un maximum de lits de feuilles, et puis la nuit toujours pour se calmer il courait coudes au corps dans un sur-place inquiétant. Tout cela pour de l'herbe.

Il acheta un grand nombre d'ampoules, quantité d'ampoules contre les défaillances hépatiques, et un volume également impressionnant de poudres gastriques.

Après les poules il s'adonna à l'apiculture ; il avait pris un goût très vif pour la vie des abeilles ; il se couchait parfois sur le sol tiède et se couvrait le visage avec l'essaim. Mais sournoisement la nuit son inutilité, la certitude de ne servir à rien l'envahissaient de nouveau peu à peu. Aux premiers rayons de soleil son essaim partit à la recherche des jeunes fleurs ; il se persuada qu'il y ait bien des apiculteurs qui gagnent leur vie. Il prépara l'emplacement de deux nouvelles ruches qu'on devait lui livrer dans cette campagne verdoyante, accueillante, reposante, au-dessous des cohortes d'anges rayonnants.

Il était devenu le Grand Maître des Abeilles, leur Saint Georges dont elles étaient les nièces ; naissait un sentiment d'utilité, de sécurité comme la promesse de monts d'or. On l'avait prévenu cependant de ne rien attendre à l'automne de tangible et de rentable de sa récolte de miel. Mais il décida qu'il allait se donner plus pleinement à la préparation des années qui viennent, qu'il allait tenter de construire lui-même une nouvelle ruche ; il était heureux de penser à tout cela. Il poussa l'optimisme jusqu'à acheter en secret une centaine de petits pots vides de verre taillé sur lesquels il avait fait imprimer en or un beau portrait de Saint Ambroise de Milan.

Il se dit : "Si malgré tout, un jour d'automne prochain, et contre toute attente, au-delà de la fureur des folles bourrasques ?..."

Toutes les nuits il avait mal au cœur, il sentait sa dernière heure venue, il était obligé de se lever en toute hâte, suffoquant, et de marcher autour de la maison, la gorge en feu, pris de frissons et de sueurs froides, la tête verte. Un jour il égrenait un chapelet, le lendemain, il déchirait avec rage les pages d'un missel ; il multipliait les extravagances, plaisant célestin au moment des fèves en fleur.

Il fuit la grotte et s'installa dans le poulailler, en combinant des planches pour faire une sorte d'abri, y fixant un réveil et y transportant l'eau et les médicaments. La panique était démesurée, cela va sans dire. Il eut envie de revenir auprès des siens, comme une bête traquée. Il se livra à des rites insensés. Enfin il revint chez lui. Mathilde qui était toujours vivante et Jackie qui venait le voir de temps à autre commencèrent par se réjouir, puis ce fut un mic mac de supplice : il ne pouvait supporter la vue d'un poste de télévision ; il voulut que l'on descendit à la cave tous les calendriers et tous les petits tableaux accrochés aux murs de l'appartement, et tous les symboles religieux : les croix, les Christ, les crucifix, les petites statues de la Vierge Marie. En même temps il demanda à Mathias et à tous les cousins qui habitaient au-dessous de le retrouver chaque soir pour qu'on fasse la prière en commun. Il devint de plus en plus agressif ; les trichines taraudaient le plafond.

Un jour deux hommes firent irruption dans sa chambre, le neutralisèrent en un instant et le conduisirent encore une fois à la clinique du bon Docteur Müller.

Il eut l'impression quelque huit mois plus tard, et après une nouvelle *cure de Sakei*, d'être revenu aux illusions de sa jeunesse, sorti du tunnel comme on joue à croix-pile, tunnel qui sans cela allait s'écrouler sur lui et l'anéantir. C'est alors qu'il obtint une pension d'invalidité de la Sécurité Sociale ; mais il était bien tard ! Autant dire une prise en charge des obsèques !

Il avait abdiqué devant la vie ; c'était une ombre, "un omble chevalier", disait-il, un léger brouillard ; il ne laisserait ni traces ni empreintes entre les courants ; seul un friselis. Au début il voulait voler ; à présent il se rendait compte qu'il ne pouvait même plus marcher. À la senteur soudaine des fougères après

la pluie en marchant, il se rendait compte que malgré tous ses moments de vide il n'avait jamais su bénéficier de la vérité sous les arbres ; il n'avait eu que des solitudes industrielles, comme un désert bourré de chiffres. Il n'avait jamais non plus connu les siens...

Mathilde lui dit qu'il était né mort-vivant, que ce n'était pas sa faute et que c'était sans doute à cause de ça que la plus petite difficulté lui avait toujours posé d'insurmontables problèmes à s'arracher les cheveux. En même temps il avait minuté sa vie dont il avait fixé lui-même les normes, mais il s'intéressait plus que jamais au jeu d'échecs : son intelligence s'était concentrée sur ces soixante-quatre cases, car il les connaissait parfaitement et voyait leurs limites. Ceux avec qui il jouait étaient sourds et muets : il avançait des chevaux que personne ne retiendrait, des fous qui allaient leur chemin et dont toutes les paroles portent, des pions dont les initiatives mineures et quotidiennes avaient des effets dans la vie courante.

La reine était une compagne noble, forte et docile à ses aspirations, le roi était son propre moi. Il vivait au-dessus de son échiquier, agissait sur ses pièces ; un jour, se disait-il, *il y aura de nouveau la vie*.

Il passa les mois de l'hiver suivant dans son appartement, cloîtré volontaire à cause des bruits de la rue et de l'agitation des gens au dehors, mais il faisait l'effort d'aller voir régulièrement Mathilde, de saluer Mathias et tous les petits cousins pour ne pas trop éveiller l'attention.

Malgré ça il y avait toujours cette quotidienne tension inhérente à une étroite cohabitation, fut-elle invisible, et si vous ne le croyez pas, allez-y voir comme moi en ce moment ! Il y avait toujours cet automatisme rigoureux, ce rituel particulier : il se levait à six heures fixe (il fallait que l'heure marque la plus exacte verticalité), avec autant d'attention que s'il s'était agi d'un départ dans la lune. Ensuite le petit-déjeuner, la quête du courrier (il n'y en avait jamais), la toilette, etc. Jusqu'à la vaisselle du soir qu'il tenait à faire.

Il mettait son couvert solitaire sur la table à 11h 50. La

journée était fractionnée en séquences et il ne pouvait rien y incruster d'imprévu ; pris ainsi dans ces rouages il lui suffisait de mâcher sa journée ; il était comme ces horlogers qui se transmettent des messages gravés sur les diverses pièces d'une montre, connus d'eux seuls quand ils la démontaient.

Il guettait en fin d'après-midi l'heure de la première émission télévisée. Il adorait Tarzan avec Johnny Weissmuller et la série Rin Tin Tin. Parfois il regardait tout le programme sans discontinuer tant que trois vaches. Le passage des images l'entraînait dans un tourbillon ; il se fondait. Les vues du monde de la rue étaient de la même sorte, floues, inconsistantes, en flanelle, en coton...

Il aimait la présence simultanée de multiples personnages, et il dispersait ainsi son attention dans tous les sens ; il renonçait à suivre les méandres de l'intrigue, trop éprouvants ; il s'attachait simplement aux gestes, aux paysages, aux cris des animaux.

Un jour on avait pénétré chez lui, brisé une serrure.

À la radio il suivait beaucoup les jeux, s'attachait à répondre ; il prenait les émissions à leur début. Cet hiver-là la première était consacrée aux mathématiques supérieures et son cousin Mathias s'étonna un jour qu'il fut passionné pour la géométrie analytique et l'analyse combinatoire ; en réalité il comprenait la plupart des théorèmes proposés. Les signes seuls l'occupaient, les chiffres et les symboles ; c'était comme un retour en arrière, vers une époque cousue de fils d'or.

*

Aujourd'hui où je lui parle, il se cache au fond de sa cabane, à LA PROVIDENCE, dans un recoin de la maison totalement ruiné où la pluie tombe. Il vient de voler les œufs des poules de la voisine et les fait cuire dans de l'eau bouillante sur un vieux réchaud où il met du sel pour éviter qu'ils éclatent.

* *
*